Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 43 (1914)

Heft: 3

Artikel: L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique [suite]

Autor: Montenach, Georges de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041260

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le *Deutschland* s'est avancé jusqu'à 77°48' lat. S., soit environ 350 kilomètres plus loin que Weddell en 1823. Or, cette latitude, la mer de Weddell, aux contours si peu connus, se prolonge vers l'O. et le S.-O. par une baie dont on n'a pas aperçu le fond, mais qu'on a appelée provisoirement Baie de Vahsel. A l'E. de cette baie, Filchner a découvert une terre nouvelle, montagneuse, qui continue vers le Sud le dessin de la Terre de Coats et qu'il a baptisée du nom de Terre du Prince-régent Luitpold. Les observations météorologiques, très soigneusement faites, ont révélé que la mer de Weddell forme un centre cyclonique dont la pression moyenne est de 735 mm. seulement. Cette dépression barométrique provoqué, ainsi que le veut la théorie, des vents convergents, d'allure giratoire, qui tournent dans le sens des aiguilles de la montre, et qui entraînent avec eux les eaux et les glaces. Par contre, au contact de l'inlandsis soufflent des vents de terre, qui paraissent y entretenir fréquemment des eaux libres [1]. Léon RICHOZ.

L'ÉCOLE DU VILLAGE ET L'ENSEIGNEMENT RÉGIONALISTE ET ESTHÉTIQUE

(Suite)

Cependant, la tendance générale est aujourd'hui de multiplier les maisons d'école et de ne plus concentrer la population enfantine dans un ou deux immenses palais. C'est pourquoi tant d'écoles prennent maintenant l'aspect de villas bourgeoises et ne visent plus à attirer sur elles l'œil du public.

On abandonne les façades compliquées, les ornements inutiles et on demande aux lignes de la toiture, à des tourelles et à des clochetons, la variété et l'imprévu pittoresque des constructions.

Je connais des maisons d'école qui ont des silhouettes si ravissantes, rappelant tout à fait celles des vieilles maisons seigneuriales de la contrée.

En Suisse, les règlements scolaires, strictement suivis dans la pratique, prescrivent pour les écoles des emplacements soigneusement choisis, un terrain ensoleillé, salubre, éloigné

[1] D'après les *Annales de Géographie* du 15 juillet 1913.

des usines et des hôpitaux, des marchés, des abattoirs : un espace libre à l'abri de toutes charge et servitude, le voisinage d'un grand parc ou d'un jardin public. On s'efforce de plus en plus de construire des établissements d'instruction dans ces endroits privilégiés, si nombreux chez nous, d'où la vue porte sur des beautés naturelles ou de riants paysages ; c'est ainsi un enseignement vivant du beau, que la jeunesse a constamment sous les yeux.

Au village, nous voyons les architectes obéir à deux courants : les uns s'inspirent pour leurs plans, des anciennes maisons de campagne de la région, tandis que les autres reviennent franchement au style de la ferme et du chalet.

La première solution est heureuse quand l'édifice scolaire se trouve isolé de l'agglomération rurale et entouré d'une ceinture d'arbres jouant le parc.

La seconde est préférable quand il se trouve situé au milieu des autres demeures paysannes.

Dans le pays de Gruyère, les écoles de Cerniat et du Motélon sont de véritables chalets montagnards qui, pour avoir été mis au point moderne, n'ont rien perdu de leur originalité locale.

A Granges-Paccot, dans le voisinage immédiat de Fribourg, nous avons en face de nous une charmante demeure patricienne du XVIIIme siècle, qui s'unit merveilleusement à ses sœurs plus anciennes, nombreuses dans la contrée.

Il est inutile que je multiplie davantage les exemples, l'essentiel est de souligner les idées qui commencent heureusement à dominer et le triomphe du sentiment régional.

Ainsi conçues, les écoles embellissent les villages et les campagnes, elles agrémentent le paysage et le jour où nous nous laisserons guider par leur exemple dans l'édification, en pleine nature, de bâtiments nouveaux, nous aurons rempli le programme que j'ai voulu tracer en écrivant ces pages.

Je n'ai pas pu me renseigner assez exactement sur l'évolution de la maison d'école villageoise en France et en Italie. M. Poinsot, dans son livre sur l'esthétique régionaliste, n'a point abordé ce sujet, et les spécialistes qui s'occupent d'Art à l'école, me paraissent ajouter plus d'importance à des détails d'ornementation intérieure qu'au style des bâtiments.

La France est un pays extrêmement centralisé et toutes les aspirations régionalistes y ont été depuis cent ans comprimées et étouffées ; elles commencent seulement à se manifester, mais en théorie plutôt qu'en action.

Cependant, un jeune architecte, M. Sautereau, a élevé à Jussac, dans la Haute-Vienne, une petite bâtisse absolument

villageoise et délicieuse. M. Sautereau est encore l'auteur d'autres constructions scolaires, dans le même goût.

Ce modeste constructeur a compris le caractère naïf, aimable, nullement doctrinal que doit présenter la maison des enfants.

Il a délivré l'école française du fronton et de l'entablement classique, qui coûtent fort cher, ne signifient rien et dotent l'architecture scolaire de l'aspect gauche et emprunté que prennent les paysans sous la redingote dominicale.

Charmante aussi et un vrai modèle de rusticité de bon aloi, la maison d'école avec logement de l'instituteur, composée par MM. Sauvage et Sarazin, que j'ai eu la surprise heureuse de découvrir dans un coin du Salon d'automne de 1907 à Paris.

Les salles de classes y étaient meublées de bancs de chêne clair gardant les vraies lignes des anciens sièges campagnards.

Après avoir parlé de l'action esthétique que peut exercer, au village, la maison d'école par son apparence, je dois maintenant l'étudier au point de vue de sa mission éducatrice.

Il ne faut pas oublier ici que les écoles du village ne donnent qu'un enseignement primaire, que le programme des études est chaque année plus chargé; mais sans leur demander l'impossible, on pourrait exiger d'elles qu'elles contribuent encore davantage à soutenir les enfants « dans la voie où leur terre et leurs morts les prédestinent ».

Les maîtres ne pourraient-ils pas faire que la localité habitée par la jeunesse, au lieu d'être une chose inexistante, un milieu froid et maniéré, devienne une influence ? Ne pourrait-on raffermir chez nos enfants le sentiment d'un instinct commun pour des traditions, des formes, des coutumes survivantes, qu'on abandonne avec légèreté, sans se douter qu'elles sont l'armature même de l'esprit national ?

Au lieu de combattre certaines attirances par une série d'affirmations décharnées, ne vaudrait-il pas mieux alimenter leur curiosité et leur plaisir avec tout ce qui les entoure et tout ce qui les touche ?

« Un jour, raconte Henry Bordeaux, mon grand-père, qui était plus riche en rêves qu'en biens de ce monde, me conduisit, petit garçon, au haut d'une montagne de notre pays de Savoie où le regard embrasse une vaste étendue de forêts, de vignes, de vallées et de monts, avec, scintillant dans sa coupe verte, un lac glorieux et doux. Il me fit admirer et reconnaître les bornes lointaines de ce paysage, au-dessus duquel le ciel se penchait avec des sourires de rayons. Puis, après un silence, tournant vers moi sa tête chenue, il me dit

avec un accent généreux : « Tout cela, je te le donne. » Je ne compris guère alors l'importance de ce legs d'un vieillard aux yeux déjà tournés vers l'au-delà. Mais il m'en souvient aujourd'hui et j'en remercie le cher aïeul disparu : il m'a donné une chose qui était vraiment sienne, une chose qu'il avait possédée toute sa vie et que nos ancêtres s'étaient religieusement transmise, une chose dont le prix lui paraissait plus estimable à cette heure où, cependant, de plus radieux et vastes paysages étaient près de s'ouvrir devant lui : il m'a donné la vision de notre beau pays natal. »

Voilà les tableaux que les instituteurs devraient dérouler devant les générations futures. Qu'ils montrent à l'enfant ce qui est beau et ce qui est laid autour d'eux dans la maison où ils sont logés, dans le village où ils sont destinés à vivre, dans la campagne qui les environne.

M. Gustave Tery, dans un article publié par le *Matin*, sous ce titre : l'*Ecole de la vie*, formule une plainte justifiée au sujet du peu d'importance que l'on donne, dans les établissements d'instruction, au développement de certaines facultés et fait toucher du doigt les conséquences de cette lacune :

« La ville où j'enseigne, dit-il, est une des plus charmantes de la vieille France ; mon lycée se trouve au sommet d'une colline d'où l'on découvre un panorama merveilleux ; mais tu penses bien que, s'il était permis à nos élèves de l'admirer pendant leurs récréations, ils risqueraient fort d'y puiser, malgré nos leçons, le sentiment de la réalité vivante. Aussi l'architecte de l'établissement s'est-il appliqué de son mieux à nous cacher cet inconvenant paysage, et, à force de talent, il y a pleinement réussi. Comme presque tous les autres, suivant la formule universitaire, notre lycée est une solide « boîte » en briques, où nos élèves sont aussi parfaitement retranchés du monde que s'ils vivaient dans un souterrain...

« Pauvres petits ! On les habitue si bien à ne rien voir qu'ils finissent par devenir aveugles, comme les poissons des mers profondes. Je me suis assuré à maintes reprises que mes élèves n'avaient *jamais vu* la ville où ils sont nés et où ils ont passé toute leur enfance. Ils vont tous les dimanches à la cathédrale, mais ils n'en ont jamais regardé le portail. La plupart sont fils de cultivateurs, mais nous les avons si bien « cultivés » qu'ils ne savent pas même le nom des arbres malingres qui poussent dans leur cour... »

Pour remédier à cette situation, il faudrait profiter des promenades scolaires, trop souvent métamorphosées en randonnées sportives, et faire visiter à la population enfantine

les curiosités du pays, en expliquer, en raconter l'histoire ; de cette manière, on obtiendrait, non seulement une formation esthétique, profonde et raisonnée, mais, en même temps, on stimulerait l'esprit patriotique, on lierait plus étroitement l'enfant à la terre natale, on lutterait préventivement contre tous les déracinements dont il est menacé.

C'est à tort qu'au lieu de montrer à l'enfant les beautés qui lui sont prochaines et qui parleraient à son esprit et à son cœur, on lui fasse connaître, de préférence, les sept merveilles du monde antique et les forêts vierges des îles fabuleuses. C'est à tort qu'on cherche, pour commencer à éveiller sa curiosité, des sujets d'ordre conventionnel et des pays qu'il ne verra probablement jamais.

Jean Lahor qui, après avoir célébré les triomphes cosmopolites du *Modern-Styl*, en était arrivé à sentir que les racines de l'Art populaire devaient être régionales, a écrit à ce sujet les lignes suivantes ; elles appuient trop bien ma manière de voir, pour que je me refuse le plaisir de les citer :

« On a fait la faute de présenter à l'admiration des enfants ou du peuple des œuvres admirables sans doute, mais exigeant déjà une certaine culture de ceux qui les peuvent comprendre.

Je leur offrirais d'abord des vues de la nature, et surtout de cette nature même où ils vivent, afin de leur en faire nettement apprécier le charme et les splendeurs et de leur en imprimer l'amour et le respect. Dans la même intention et dans le même esprit, je leur montrerais en des documents graphiques les maisons, les églises, les édifices intéressants, en un mot, tout l'art parfois très modeste, mais parfois charmant, du pays où ils vivent. Je ferais ainsi de chaque école un musée local, pour faire bien voir d'abord, bien comprendre à l'enfant ou à l'homme son propre pays, sa province, pour la lui faire, je l'ai dit, aimer et respecter, et pour entretenir des traditions qui, parfois, sont l'honneur, la fortune, un peu la vie d'une région et constituent des résistances à une centralisation trop funeste.

Ainsi, je ferais de chaque école un petit musée local, à moins que l'on ne préférât le constituer à la mairie. »

Tous les paysans, sauf de rares exceptions, ignorent absolument l'histoire de leur village qui se confond, le plus souvent, avec celle de la contrée tout entière. Cette histoire, il faudrait la détacher et s'en servir pour expliquer une foule de particularités locales qui reprendraient alors, pour les populations, leur pleine signification.

Nous faisons des guides pour les étrangers et nous les

disposons dans toutes les chambres de nos hôtels, mais nous n'en faisons point pour les indigènes.

Ils sont sensés savoir, eux, mais ils ne savent pas, et cette ignorance est douloureuse et néfaste.

Chacun de nos villages devrait posséder sa monographie, racontant ses origines, décrivant ses particularités, et je suis heureux qu'une proposition identique ait été soutenue ces jours derniers dans une assemblée suisse.

Je suis heureux encore de pouvoir citer ici l'exemple d'une intelligente municipalité de la banlieue parisienne qui distribue elle-même, à la fin de chaque année scolaire, l'histoire de la bourgade. Elle a compris qu'il se dégage une forte vertu éducatrice de ces histoires particulières qui évoquent les événements et les gloires de la petite patrie où l'on vit, où les aïeux sont morts.

Détachés du cadre vague et imprécis où ils se perdent souvent, les fait deviennent plus impressionnants, les personnages plus réels ; nourrie, pour ainsi dire, des sucs du terrain, l'histoire nationale devient plus vivante et mieux comprise.

Les plus grands fleuves ont de petites sources : des filets d'eau qui suintent doucement de la fente d'un roc ou du pied d'un glacier. Le patriotisme, ce sentiment sublime, qui doit dominer notre existence tout entière et nous porter aux plus grands sacrifices, sera alimenté par la connaissance de ses annales locales dont, généralement, on abandonne l'exploration à quelques érudits.

Le patriotisme est le fruit magnifique d'une semence déposée dans un humble sillon, mais, comme l'a constaté pour la France, Maurice Barrès, ce sont les premières semailles qui se font mal, maintenant, et c'est pourquoi le fruit devient plus rare et moins beau.

Nous ignorons la vie même de nos pères et de nos ancêtres, leurs efforts, leurs travaux, leurs coutumes, leurs fêtes, et c'est pour notre vie entière, une lacune effroyable. On est inexcusable de ne pas connaître, quand on le peut, l'histoire de sa famille ; on est bien plus inexcusable encore de ne rien savoir de l'existence ancienne, de cette famille agrandie, qui est la communauté urbaine ou villageoise dont on est membre.

Les populations rurales sont vraiment laissées dans une ignorance navrante de tout le passé de leur localité. Il suffit d'interroger un jeune homme, ou une jeune fille, sur ce patrimoine de gloires, de deuils, de faits, d'anecdotes, pour s'en convaincre.

Les gens de nos campagnes ignorent encore bien davan-

tage l'art rustique qui s'épanouissait jadis au milieu d'eux et dont cependant tant de traces demeurent. Ils tomberaient des nues si nous leur disions que leurs vieux chalets et leurs vieux meubles ont une importance, et que les ustensiles familiers qu'ils dédaignent sont prêts à fournir les éléments d'un art particulier autrefois florissant et qui pourrait renaître.

Les suites funestes de cette indifférence commencent heureusement à être regrettées et combattues.

Un membre de l'Institut, professeur au Collège de France, M. Babelon, a prononcé à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes, en 1911, un magnifique discours sur cette question : « *La vulgarisation des connaissances archéologiques*, dans lequel il proclame la nécessité de combattre l'indifférence des masses pour tout ce qui leur tient de plus près. De ce discours, nous devons nous borner à reproduire quelques passages seulement, mais ils sont frappants de vérité et nous découvrent les causes profondes de ce vandalisme que nous combattons, de ce mépris dans lequel toutes les formes de l'art local sont tombées :

« Qui de vous n'a été frappé, maintes et maintes fois, de l'ignorance absolue des classes populaires, même des hommes instruits, en ce qui concerne le passé de leur village, de leur région, des vieux monuments à l'ombre desquels s'écoule leur monotone et routinière existence ? Quiconque parcourt les campagnes de notre beau pays est, tout de suite, dès qu'il veut s'enquérir de l'histoire locale, étonné de l'indifférence des populations sous ce rapport. Allez dans un bourg quelconque ; demandez au plus éclairé des habitants dans quel siècle a été bâtie l'église, il l'ignore ; ce qu'est cette vieille tour délabrée qui couronne la colline, ces fossés, ces restes de grands murs qu'on appelle le château, il l'ignore. Tout au plus, vous débitera-t-il quelque absurde légende sur les cages de fer, les oubliettes, les prisonniers rongés par les rats, les évasions fantastiques.

« Cette croix historiée, entourée parfois de vieux arbres, qui orne pittoresquement l'entrée du village, que rappelle-t-elle ? Quand a-t-elle été plantée là ? Pour commémorer quel événement ? il l'ignore. C'est ainsi qu'il y a peu d'années, gisait abandonnée et méconnue, dans les champs de Crécy, la modeste croix élevée sur le lieu même où tomba héroïquement le roi de Bohême, Jean l'Aveugle, dans les rangs de la chevalerie française. »

. . . . . .

« N'interrogez pas ce docteur de chef-lieu de canton sur ces noms, parfois si pittoresques et si expressifs, que vous

déchiffrez à l'angle des vieilles ruelles de sa petite ville, ou bien sur ces lieux dits dont les noms sont évocateurs de drames historiques ou légendaires ; il ne les connaît que pour les trouver ridicules et il n'aspire qu'à les remplacer par quelque nom qui soit plus en rapport avec sa pauvre et vaniteuse mentalité. »

(*A suivre.*) Georges DE MONTENACH.

De 1913 à 1914

Si tout le monde doit faire son bilan à la fin de l'année, à plus forte raison, nous, éducateurs !

Avons-nous mérité l'éloge du divin Maître en éducation : « Courage, bon et fidèle serviteur ! Parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur de plus grandes. » Si oui, tout est gagné, si non, tout est perdu comme mérite aux yeux de Dieu pour 1913 ! Nous sommes-nous rappelé cette autre parole du Maître, il me semble qu'elle nous concerne spécialement : « Ils ont déjà reçu leur récompense ! Hommes vains, récompenses vaines ! »

L'Educateur qui ne travaille que pour la satisfaction de son amour-propre ou, comme le mercenaire, pour le culte du veau d'or, celui-là est un éducateur vain et a déjà certainement reçu sa récompense !

Celui qui a dit : « Laissez venir à Moi les enfants », nous a appelés à travailler à cette parcelle de choix de sa vigne. Quelle sublime mission pour qui sait la comprendre dans le sens chrétien !

Qu'avons-nous fait en vue de faire fructifier cette parcelle non seulement pour la Patrie, mais encore pour Dieu ? *Pro Deo et Patria*, tel était l'entraînant mot d'ordre qui a conduit nos pères à l'indépendance de notre chère patrie helvétique, respectée au dedans et au dehors, parce que belle, grande par ses œuvres, bien que restreinte dans ses limites naturelles.

Avons-nous oublié l'unique fondement et l'unique rempart de la patrie dans la formation des citoyens de demain ? Si oui, nous avons bâti sur le sable et notre chère patrie Suisse, comme tant d'autres, oublieuse de son Dieu, sera punie à son tour !

Qui en aura assumé, avant tout, la lourde responsabilité sinon nous, les architectes de la patrie de demain ? Cette